

Quels la étaient demeurés spectateurs indifférens de ces exécutions sanglantes, bien loin d'en être épouvantés, se sont ralliés aux vaincus, bravant le sort qui les menace, et propageant par leur exemple le soulèvement d'un bout à l'autre de ce royaume.

Et d'où vient que cet homme, l'élu du peuple comme le premier, soulève aujourd'hui l'indignation populaire, n'inspire que la défiance et la réprobation, assume sur sa tête la haine et la malédiction universelle? C'est qu'il a menti à Dieu et à la liberté, à sa conscience et à son pays. Obéissant à des instincts et à des conseils pervers, il crut pouvoir se passer de l'appui de la religion dans le gouvernement de la catholique Espagne, et il a livré, autant qu'il fut en lui, l'église à l'ignominie et aux persécutions; il a envoyé les évêques, les prêtres, les moines, les religieuses à l'échafaud et à l'exil; à ceux qu'il épargna il a ravi leurs biens et les a réduits à l'indigence; il a profané et pillé les sanctuaires; il a insulté Dieu dans son représentant sur la terre et il a prétendu s'affranchir de sa spirituelle puissance. Est-ce assez d'impiétés pour un seul homme? Enivré du succès de ses victoires, comptant sur la force de ses armées, il crut ensuite pouvoir se passer du peuple, et il gouverna dès lors par l'arbitraire et la violence; il s'entoura de ses créatures et il brisa le peuple qui avait servi de piédestal à sa puissance; il arma ses séides pour établir sa tyrannie, il flatta l'armée pour en faire sa complice; et plus il assumait de haines sur sa tête, plus ses instincts de fourberie et de cruauté prenaient goût à la violence et aux vengeances. Bien différent d'O'Connell, au lieu d'en appeler au patriotisme espagnol, il étouffa autant qu'il put ce sentiment national; au lieu de se constituer le protecteur et l'ami de religion, il la persécuta et s'efforça de la détruire; au lieu de demander pour son pays l'indépendance et la liberté, il appela l'étranger pour l'asservir; au lieu de chercher à le soustraire aux impôts et à la ruine, il l'a chargé de contributions forcées, et il a aboli pour les *marchands étrangers* les droits des ports. Il a fait en un mot le contrepied de ce que fit celui que l'Irlande entière appelle aujourd'hui son libérateur, et qu'elle aime et vénère plus qu'un bon roi, à l'égal d'un bon père. Voilà la cause et de tant d'ovations et de tant de triomphes pour O'Connell, et de ces révoltes et de ces guerres civiles en Espagne. Ici c'est la nationalité, c'est la liberté, c'est la religion, c'est la justice, c'est l'honneur qui font la guerre au régent; là ce sont les mêmes sentimens qui font d'O'Connell le plus heureux et le plus grand homme de son siècle. Il est aisé de conclure qu'une puissance telle que celle d'Espartero ne saurait durer bien longtems. La révolte qui a éclaté sur tout le littoral de la Méditerranée n'est que le signal d'un soulèvement général. Il pourra avec ses canons comprimer ces soulèvemens partiels, mais dans le moment où il sera occupé à bombarder et à détruire une ville ou à saccager une province, d'autres villes et d'autres provinces se lèveront à leur tour pour secouer son joug; c'est dans la logique de la situation dont il a fait choix. Il n'est plus tems pour lui de revenir à des mesures de douceur et de conciliation, qui sont du reste étrangères à son caractère et à ses goûts. Il eut pu le faire avec succès au commencement de son règne et après ses premiers excès; cela eut passé pour de la générosité. Aujourd'hui il est trop tard: la défiance et la haine sont entrées pour toujours dans le cœur des Espagnols. Des particuliers peuvent se pardonner et oublier leurs querelles; une nation ne pardonne et n'oublie jamais. Il ne sera pas plus heureux dans l'emploi des moyens violens: il pourra contenir quelque tems les rebelles par la force des armes; mais il arrivera certainement un jour où les soldats seront las d'égorger, où ils se souviendront qu'ils sont sortis des rangs de ce peuple contre lequel on les envoie combattre, où ils redeviendront soldats espagnols et ne voudront plus être bourreaux. Plusieurs régimens ont déjà trahi sa vengeance. Et quand même ils lui demeureraient fidèles, l'Espagne se montrera plus forte que ses oppresseurs, car il y a dès ce monde une justice et une providence pour les peuples: Espartero a fait la guerre à Dieu et à son pays; Dieu et l'Espagne le briseront. Ce n'est pas là une illusion prophétique; c'est de l'histoire, et de l'histoire contemporaine.

Les dernières nouvelles d'Espagne nous ont donc rendus impatiens de recevoir celles apportées par le prochain paquebot. Les dernières dates nous montrent la Catalogne en plein soulèvement. Les rigueurs exercées contre les villes rebelles ne semblent avoir qu'un résultat, c'est d'augmenter la haine contre le régent et ses ministres et d'attiser le feu de la révolte. Le bombardement de

de Barcelone aurait du apprendre à Espartero ce qu'il doit attendre désormais du pays dont les manifestations, bien loin d'être étouffées par le bruit du canon, retentissent plus menaçantes que jamais. Les triomphes partiels obtenus par les généraux du gouvernement sont loin de compenser les déflections qui se multiplient d'une façon très-significative. Le général Primm est l'ame du mouvement insurrectionnel, et s'il n'a pas défendu Réuss aussi longtems qu'il l'aurait pu, c'était pour la soustraire à des cruautés inutiles. Zurhano qui se trouvait pour ainsi dire bloqué dans des défilés au sortir de Barcelone, a du aussi son salut aux mêmes sentimens d'humanité; il avait ordonné au commandant du fort Montjuich de bombarder la ville si on menaçait de l'attaquer. Pour éviter ce nouveau désastre on le laissa se retirer. Mais sa retraite était une fuite véritable, et le parti de l'insurrection a vu s'accroître par les derniers événemens son influence morale dans toute la péninsule. On assure que depuis la nouvelle insurrection de la Catalogne, des émigrés nombreux partent chaque jour du palais de Marie-Christine, se rendant dans les provinces insurgées; et ce qui est plus important, c'est qu'on les dit munis de passeports délivrés par le gouvernement français. Cette nouvelle demande confirmation; car s'il en était ainsi, Louis Philippe manifesterait son intention de sortir de la neutralité; et alors les conséquences de la guerre civile d'Espagne deviendraient incalculables. Quoiqu'il en soit on se demande à présent ce que fera Espartero. Osera-t-il essayer de nouvelles vengeances? Elles ne sont ni sûres ni possibles. Invoquera-t-il l'assistance de l'Angleterre? Il n'oserait; car si désireuse que soit celle-ci d'intervenir directement, si elle le faisait l'Europe lui arrêterait le bras. On attribuait au régent le dessein de se substituer par un coup d'état à la reine, et de faire un 18 brumaire en Espagne. Mais l'occasion opportune est perdue pour lui, et nous sommes loin de lui croire l'audace et le talent nécessaire pour accomplir ce qui peut bien avoir été le rêve de son ambition. Il n'est pas un Bonaparte; et il a pris la peine de le dire dans une proclamation, pensant modestement sans doute qu'on en doutait. Non, Espartero ne peut plus être qu'un tyran détesté, et il n'aura pas d'autre avenir que celui d'un tyran malheureux. Au milieu des événemens qui viennent de surgir en Espagne toutes les préoccupations politiques de l'Europe se taisent pour concentrer l'attention universelle sur cet homme et sur ce pays où tant d'intérêts se trouvent réunis. L'Irlande et l'Espagne, voilà deux questions qui importent au sort politique de l'Europe, si les événemens ne trompent pas l'attente générale.

Le petit royaume bien inoffensif de la Grèce, bien protégé par les grandes puissances qui l'ont créé, ne laisse pas que de donner en ce moment quelque embarras à ses patrons. Le roi Othon n'a plus d'argent, et comme son gouvernement a une physionomie toute bourgeoise et que le digne Bavaurois se connaît en ménage, il pense que ceux qui l'ont marié avec la Grèce lui doivent venir en aide. Les parrains pensent différemment; ils prétendent que s'il n'a pu faire mieux ses affaires, c'est qu'il ne vaut guère mieux qu'un Turc, et ils songent à lui donner un successeur. Mais voici une autre difficulté. Pour ne pas rompre l'équilibre de l'Europe (il paraît que cet équilibre est peu important, ou que ceux qui le maintiennent sont des acrobates bien habiles, car l'Europe penche depuis plus de trente ans et ne tombe jamais) il faut prendre un roi dans un pays sans influence politique là-bas. Et cependant l'Angleterre en ferait son affaire pour quelqu'un de ses princes, l'Allemagne pour quelque archiduc ou l'un de ses éternels Cobourg, l'Italie pour quelque une de ses altesses sans état et sans puissance, la Russie pour se rapprocher de la Turquie qu'elle aime comme son bien propre; il n'y a pas, dit-on, jusqu'à la France qui ne mette sur les rangs le prince de Joinville, peut-être parce qu'il est marin, et qu'un royaume dans un archipel le chausserait à merveille. Si nous étions consultés dans cette grave circonstance, nous dirions aux faiseurs de rois: donnez à la Grèce un roi grec; car il nous semble que si le jeune roi Othon a échoué dans son apprentissage royal, c'est qu'il était Bavaurois. Voir pour s'en convaincre le fameux touriste Pukler Muskau dans son ouvrage *Entre l'Europe et l'Asie*. Il s'agit en effet de ressusciter en Grèce le caractère national et le patriotisme de ce peuple, pour en faire quelque chose qui ait un nom: un étranger avec ses habitudes, sa langue et ses idées étrangères, avec ses ministres et ses soldats étrangers, le pourra-t-il, le voudra-t-il seulement? Nous ne le pensons pas.

On a fait grand bruit depuis quelques semaines d'une collision probable

A G I N A T I O N